

## L'humour dans la chronique de la presse quotidienne

*Humour in Daily Press Columns*

Manuel Fernandez et María Dolorès Vivero García

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7691>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7691](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7691)

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 81-101

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Manuel Fernandez et María Dolorès Vivero García, « L'humour dans la chronique de la presse quotidienne », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7691>

---

MANUEL FERNANDEZ  
Centre d'analyse du discours  
Université Paris 13  
Manuel.Fernandez22@wanadoo.fr

MARÍA DOLORÈS VIVERO GARCÍA  
Universidad Autónoma, Madrid  
dolores.vivero@uam.es

## L'HUMOUR DANS LA CHRONIQUE DE LA PRESSE QUOTIDIENNE

**Résumé.** — Dans le cadre d'une étude sur l'humour dans les médias, cette contribution se propose d'appliquer un outil d'analyse défini en commun sur un genre discursif présent en France et en Espagne : la chronique dans la presse écrite quotidienne. Il s'agit de dégager les composantes de l'humour et les différences repérables entre les deux contextes culturels. L'observation des thèmes retenus montre la prédominance des pratiques sociales relevant de la sphère publique, même si une certaine liberté thématique n'exclut pas de traiter de la sphère privée ou même des contraintes de la nature. Les positionnements énonciatifs montrent que la chronique française procède avant tout par ironie (propos explicite valorisant, position implicite dévalorisante), là où l'Espagne privilégie le sarcasme (propos explicite amplifiant une position implicite dévalorisante). La plaisanterie (absence de position énonciative repérable) – plus rare – est plutôt présente dans les journaux marqués à droite. En Espagne, la représentation d'une réalité humoristique se fait par l'insolite (faire se rencontrer deux univers disjoints par une logique forcée trans-sens), alors que la France privilégie le paradoxe. Enfin, la visée humoristique est généralement critique (humour utilisé comme stratégie persuasive au service de la mise en cause de la cible). La visée ludique (humour comme finalité discursive dominante) n'est pas absente, elle se rencontre principalement dans les journaux identifiés idéologiquement à droite. Cette étude permet de jeter les bases d'une analyse d'un phénomène complexe comme peut l'être l'humour. Elle permet également de mettre à jour les différentes formes d'humour propres à des contextes culturels et linguistiques différents, et relatives à l'identité de partenaires différents.

**Mots clés.** — Discours, énonciation, humour, ironie, sarcasme, cible, visée critique et ludique.

Il sera ici question d'étudier l'humour dans la chronique de la presse écrite quotidienne à diffusion nationale. Pourquoi ce choix ? Sans reprendre le débat sur la notion de genre discursif, notons que ce corpus satisfait aux caractéristiques généralement retenues pour définir un genre présent aussi en Espagne. Des équivalences tant dans la forme que dans les visées discursives existent qui permettent de vérifier les points communs et les différences entre la chronique française et la « *columna* » ou chronique espagnole. Le support et le mode de diffusion sont le même (presse nationale quotidienne), le plus souvent, l'identité du locuteur est stable, et l'intention de communication signalée (chronique) suppose l'attente d'un discours marqué par la subjectivité, comportant des traces d'appréciation et d'opinion. Insérée dans un dispositif général d'information marqué plutôt par le sérieux et le grave, la chronique française ou espagnole admet la possibilité de l'humour, même si elle n'est pas toujours humoristique. La thématique est supposée toujours en prise avec l'actualité et concerne principalement les pratiques sociales de l'espace public, même si une certaine liberté due à la subjectivité du genre n'interdit pas la présence de thèmes liés à l'espace privé. Ceci empêche notamment de constituer un corpus autour d'une thématique commune. Enfin, l'organisation formelle fait apparaître un discours qui s'inscrit dans un espace déterminé et défini par avance (encadré, page et place dans la page...), et qui répond à des formes d'organisation textuelle stables (par exemple, longueur, organisation en paragraphes).

Le corpus a été retenu de façon aléatoire pour les raisons de variété thématique évoquées précédemment. En France, nous avons sélectionné 10 articles dans chacun des trois journaux suivants : *Libération* (articles de Pierre Marcel), *Le Monde* (articles de Pierre Georges), *Le Figaro* (articles signés par divers auteurs, Guy Baret et Véziane de Vézins étant les plus fréquents). Ces trois journaux sont les plus emblématiques de la presse quotidienne à diffusion nationale. Parallèlement, le corpus espagnol est constitué de 10 articles de chacun des trois grands quotidiens espagnols à diffusion nationale : *El País* (centre gauche), *El Mundo* (centre droit) et *ABC* (droite traditionaliste et catholique). Ainsi a-t-on retenu la relative proximité éditoriale qui peut exister entre *Le Monde* et *El País*, ou entre *ABC* et *Le Figaro*. Tous les articles sont parus entre octobre 2000 et avril 2002. Ce choix répond au souci d'échapper au biais qui consisterait à considérer comme trait d'humour français ou espagnol ce qui, en fait, serait plutôt une caractéristique propre à l'humour de tel ou tel journal (ou auteur). Enfin, la constitution de ce corpus permet de vérifier l'existence d'un humour idéologiquement marqué au sein de chacun des deux contextes culturels. On peut

---

<sup>1</sup> Voir notamment les travaux d'A. Petitjean (1989, 1991), D. Maingueneau (1998, 2004), J.-M. Adam (1999) et J.-L. Richer (1999, 2004).

considérer que 10 articles par journal est un échantillon peu important, mais l'étude détaillée des formes d'humour dans le cadre de cette contribution ne pouvait se faire sur un corpus trop important. L'objectif premier n'est pas d'apporter des conclusions définitives sur les différences entre les journaux, mais bien d'explorer ce qu'est l'humour de la chronique dans deux contextes culturels et linguistiques distincts. L'étude proposée reprend les catégories descriptives sur lesquelles a travaillé collectivement le groupe de chercheurs dont nous faisons partie. Elles sont définies ici même par Patrick Charaudeau (2006). Nous les avons adaptées à l'objet spécifique de la chronique.

## Une certaine liberté thématique centrée sur l'espace public

Le discours médiatique s'intéresse essentiellement à ce qui touche à l'espace public (au sens large) dans l'actualité. Il convient de rappeler que l'une des spécificités du genre chronique est une certaine liberté thématique. En tant que parole subjective, ce genre n'a pas, comme d'autres rubriques de la presse écrite, une contrainte thématique lourde. La classification des thèmes relevés dans le corpus fait apparaître qu'ils concernent toujours, à un titre ou à un autre, l'univers des pratiques sociales que l'on peut structurer en trois grands domaines : l'univers des pratiques sociales relevant de la sphère publique : l'homme dans ses rapports à la cité (politique, sciences, médias, société...) ; l'univers des pratiques sociales relevant de la sphère privée : l'homme dans son rapport à l'intime (famille, travail, vie quotidienne, transports...) ; l'univers des pratiques sociales en rapport avec les contraintes de la nature : l'homme dans ses rapports aux forces naturelles (santé, météo, procréation...).

Logiquement, le domaine thématique dominant dans la chronique est celui des pratiques sociales relevant de la sphère publique. On le retrouve dans tous les articles de *Libération*<sup>2</sup> et du *Monde*, et dans la moitié de ceux du *Figaro*. La sphère politique et la sphère sociétale sont représentées à parts égales, quel que soit le support, et constituent l'essentiel des thèmes en lien avec la sphère publique. Une étude plus précise fait apparaître des variantes selon les journaux. Par exemple, on remarque que *Libération* accorde une part plus importante que les autres journaux aux thèmes de société, centrés sur l'idéologie de groupes sociaux nationaux (les jeunes régionalistes bretons), ou étrangers (les rapports entre écologistes et forces

---

<sup>2</sup> En ce qui concerne *Libération* et *Le Monde*, nous ne ferons pas la distinction entre le journal et l'auteur (P. Marcel ou P. Georges), étant donné que la chronique est toujours signée par la même personne. Dans ce cas, l'énonciation collective ne peut être distinguée d'éventuelles variations idiolectales. C'est donc par convention et commodité que nous parlerons du journal au lieu de l'auteur.

de l'ordre en Allemagne). Dans *Le Monde*, les pratiques sociales relevant de la sphère privée sont rares et concernent la vie urbaine. Ce quotidien prend également pour thème les médias, ce à deux reprises. Les pratiques sociales relevant de la sphère privée sont dominantes dans le *Figaro*, quel que soit l'auteur (8 articles sur 10). Il peut s'agir d'anecdotes (une Anglaise cherche la sortie de l'autoroute à Calais et va jusqu'à Malaga, un employé de banque allemand est allergique aux billets de banque), sans véritablement de valeur exemplaire (pas de causalité politique, sociétale ou idéologique comme c'est toujours le cas dans *Libération*). Lorsque le lien avec la sphère publique est présent, c'est pour mettre en cause le rôle du public sur le privé (poids de la bureaucratie dans le quotidien, de l'Europe sur l'individu). On voit là un premier clivage idéologique entre un humour centré presque exclusivement sur la sphère publique (*Libération*), et un autre où cet aspect, s'il est présent, se voit largement moins représenté que l'humour concernant la sphère privée (*Le Figaro*).

L'une des caractéristiques spécifiques du *Monde* est ce que l'on pourrait appeler le glissement thématique du particulier au général, soit parce que l'on passe des contraintes de la nature (prolifération des pigeons, la pluie persistante) à la vie publique (décisions politiques, responsabilités politiques), soit parce que l'on pointe des anecdotes relevées à l'étranger pour en généraliser le principe de façon fictive dans le contexte français. Dans tous les cas, ce glissement consiste à introduire là où on s'y attend le moins une perspective thématique centrée sur la sphère publique. Nous verrons que ce mouvement est en rapport avec un déplacement et une diversification des cibles. *Le Figaro* consacre deux articles aux contraintes de la nature (« Les hérissons britanniques ont la gueule de bois » et « L'étrange eczéma du caissier de Düsseldorf »), mais sans procéder au même glissement thématique. Ces cas marginaux confirment que le genre de la chronique autorise la liberté thématique, même si les pratiques sociales relevant de la sphère publique sont logiquement dominantes (25 articles sur 30). Bien évidemment, les thèmes et les différents domaines de pratiques sociales développés sont en rapport avec les cibles mises en cause par l'humour:

## Cibles en France (l'autre, le pouvoir, l'adversaire) et en Espagne (soi-même ou la sphère politique et économique)

En France, deux types de cibles très différentes apparaissent. Dans les trois journaux étudiés, l'essentiel est constitué par l'ensemble des personnes, groupes ou institutions, dotés d'un pouvoir ou d'une notoriété. En outre, on relève, dans *Le Figaro*, un type de cible absent

ailleurs, y compris en Espagne : les anonymes victimes du sort. Les détenteurs d'un pouvoir ou d'une notoriété sont mis en cause en tant que représentants emblématiques de groupes. Ceux-ci, cible dominante de l'humour, se caractérisent par le fait qu'ils détiennent un pouvoir au sens large. Dans *Le Monde*, il s'agit des élites, quel que soit leur domaine d'intervention : élite scientifique, politique, experts en communication, élites sociales mises en cause au moyen d'anonymes exemplaires (le riche, le prêtre, les décideurs du monde des médias). L'humour du *Monde* joue la fonction traditionnelle de mise en cause des puissants. C'est le statut qui est attaqué et les responsabilités qui s'y rattachent. Comme nous l'avions signalé, le glissement thématique qui apparaît fréquemment dans les chroniques de Pierre Georges est lié à un déplacement des cibles, c'est-à-dire à une sorte de nécessité de tout relier au niveau de la sphère publique, ne serait-ce que par l'absurde, pour faire en sorte que la cible soit toujours mise en cause pour son pouvoir, et ce d'une façon ou d'une autre. Ainsi repère-t-on une chronique qui s'ouvre sur la mise en cause de la prolifération des pigeons (contrainte de la nature) pour se terminer en prenant pour cible les pouvoirs publics qui ne font rien, ou bien une autre qui s'attaque au début à la pluie, en personnifiant les phénomènes climatiques, et s'achève par une mise en cause du Premier ministre.

Comme dans les autres journaux, *Libération* met en cause les groupes et institutions. Toutefois, la cible de ce quotidien n'est pas tant le pouvoir, comme dans *Le Monde*, mais plutôt l'adversaire idéologique (acteurs sociaux allemands ou régionalistes bretons par exemple). De même, la mise en cause de l'Église et des sectes, ou du milieu du football, vise moins le pouvoir de ces groupes que la position idéologique qui les caractérise. Et lorsque le pouvoir est attaqué, c'est aussi en rapport avec un positionnement (discours de ministres et de juges sur la délinquance des jeunes, discours de députés et de ministres sur les classes défavorisées). Prenant pour cible des adversaires idéologiques, la mise en cause humoristique dans *Libération* porte essentiellement sur les discours (8 cas) et les actions (6 cas), ce qui explique – contrairement aux autres journaux – la forte présence des idées comme élément central. Un exemple montre bien la différence entre *Le Monde* et *Libération*. Dans les deux cas, un article se focalise sur des individus anonymes, mais là où *Le Monde* en fait des emblèmes du pouvoir (le riche qui insulte le salarié, le prêtre qui chasse les pauvres), *Libération* les traite comme des prototypes porteurs de valeurs liées à leur classe sociale (le jeune « sauvageon » qui agresse, un camionneur insultant...). *Libération* joue donc la carte de l'engagement, en utilisant l'humour dans une mise en perspective par rapport à une prise de position idéologique.

Dans *Le Figaro*, la mise en cause du pouvoir concerne avant tout l'administration britannique, européenne et française. C'est le cas des articles signés Vézianes de Vézins. Les groupes sociaux sont divers mais

moins présents que dans les autres journaux : salariés et patrons, riches et stars, « potaches de banlieue ». En revanche, les discours font peu l'objet d'une mise en cause humoristique (3 cas ponctuels), ce qui constitue une grande différence avec la chronique de *Libération* et traduit l'effacement du positionnement idéologique. Dans *Le Figaro*, si l'on retrouve constamment une mise en cause qui présente des caractéristiques communes avec les autres journaux (le monde politique ou sociétal), certaines cibles sont spécifiques. C'est le cas de la victime anonyme d'une situation de la vie quotidienne sous la plume du chroniqueur le plus représenté dans notre échantillon : Guy Baret. Comme dans *Libération* ou *Le Monde*, il ne s'agit pas de personnes exemplaires ou prototypiques, mais de simples anonymes pris dans une situation quotidienne humoristique. Le seul élément significatif est qu'ils sont toujours étrangers. En effet, la majorité des cibles du *Figaro* est anglo-saxonne (6 cas). De fait, dans ce journal, la spécificité de l'humour concerne les situations, catégorie fortement représentée ici (7 cas), et pratiquement absente dans *Libération* ou *Le Monde*. À l'inverse, les idées sont peu mises en cause en tant que telles, contrairement à *Libération* qui en fait une catégorie dominante. L'observation des cibles est donc bien un élément essentiel pour déterminer des types d'humour en fonction d'un positionnement idéologique. Non seulement on ne rit pas des mêmes choses, mais là où, dans un cas, on prend systématiquement pour cible l'adversaire (*Libération*), dans l'autre, on gomme parfois le clivage idéologique pour rire de situations anecdotiques. L'observation des effets viendra préciser davantage la raison de telles différences. En résumé, on constate qu'il existe de réelles différences entre les journaux français dans le choix des thèmes et des cibles. Toutefois, un point commun semble caractériser l'humour français : qu'il s'agisse du pouvoir (*Le Monde*), de l'adversaire idéologique (*Libération*), de la victime ou de l'administration (*Le Figaro*), la cible en France est toujours autrui. Dans les rares cas où l'énonciateur fait de l'humour sur lui-même (*Le Monde*), cela n'est jamais dominant. Étant l'autre, la cible apparaît toujours placée, *a priori*, dans une position dominante d'où l'humour est censé la faire descendre. C'est clairement le cas du *Monde* qui s'attaque à diverses formes de pouvoir incarnées par des élites, c'est aussi le cas de *Libération* qui s'en prend à l'idéologie dominante et même du *Figaro* qui, dans une moindre mesure, au-delà de l'humour sur des anecdotes anodines, s'en prend au modèle anglo-saxon, modèle socioculturel dominant. En effet, il est significatif de constater que les exemples d'anecdotes retenus sont tous en rapport avec cet univers socioculturel précis.

Quant à la chronique espagnole, elle met surtout en cause des actions concernant en premier lieu les groupes politiques ou économiques (les socialistes, les conservateurs, les écologistes, la mafia, les lobbies), ainsi que les institutions (la monarchie, le gouvernement, le ministère de l'Économie,

les académiciens, etc.). En deuxième lieu, on trouve par ordre de fréquence les politiciens, surtout espagnols (Aznar en premier, dans les trois quotidiens), mais aussi Bush (dans *El País* et *El Mundo*). Parmi les sujets relevant de la sphère publique, les médias occupent une place importante dans *El País* et *El Mundo*. Les groupes sociaux non liés à des options politiques constituent des cibles moins fréquentes et sont plutôt liés à une visée ludique. Ce genre de cible, pratiquement absente du *País*, correspond davantage à *El Mundo* (les Japonais ou les frileux, par exemple) et, dans une moindre mesure, à *ABC* qui touche des groupes très divers (les femmes, les penseurs politiques, les écrivains, les assesseurs, les investisseurs, les immigrés, les chômeurs, les homosexuels, les couples non traditionnels, les belles-mères, les curés...). Pour toutes ces cibles, l'objet de l'humour n'est pas tant leur identité ou leur mentalité que leurs actions. Quant aux discours, ils sont rarement pris pour cibles, contrairement aux chroniques françaises.

Les situations sont également visées dans les articles espagnols, mais moins souvent que dans les articles français. Il s'agit tout d'abord de situations de la sphère publique, comme celles des élections américaines de 2000, du passage à l'euro, du progrès technologique, de la baisse de la natalité ou de la situation économique. Aussi plaisante-t-on, mais beaucoup moins, sur des pratiques sociales relevant de la sphère privée. Ce dernier type de thèmes apparaît surtout dans *El Mundo* où l'humour ludique concerne souvent des aspects de la vie quotidienne comme la climatisation, les concours, ou l'éducation des enfants. Ce genre de cibles apparaît de façon beaucoup moins significative dans *El País* (les problèmes informatiques et les changements technologiques dans la vie domestique), ou dans *ABC* (les problèmes du couple et de la natalité). Enfin, les situations les moins fréquentes dans les textes espagnols sont celles qui concernent les pratiques sociales liées à des besoins naturels, essentiellement les sujets sexuels. L'observation du corpus espagnol fait apparaître une différence très nette par rapport aux chroniques françaises. Elle concerne la représentation du journaliste lui-même comme cible de l'humour. En effet, dans les textes espagnols, le journaliste fait souvent partie du monde représenté. En général, il s'agit d'une mise en scène naïve, à visée purement ludique, qui favorise l'identification du lecteur à ce « je » représenté. Ainsi, lorsque Carmen Rigalt évoque la perturbation qui se produit chez elle lorsqu'un des membres de sa famille prépare un concours, réussit-elle à produire des effets d'humour ludique en exagérant les aspects négatifs d'une situation dans laquelle de nombreux lecteurs peuvent se reconnaître. De la même façon, Maruja Torres représente de manière exagérée sa perplexité devant une situation électorale incongrue, ou ses propres problèmes vis-à-vis des technologies, notamment l'informatique, proposant ainsi un pacte de connivence ludique à tout citoyen ayant vécu une scène identique.

## Les positions énonciatives : l'ironie française et le sarcasme espagnol

L'humour discursif procède d'une rupture qui produit une distorsion<sup>3</sup> entre l'explicite et un implicite latent. Ce dernier est réactivé par la contradiction apportée par l'explicite. Les procédés énonciatifs utilisés concernent la distance entre le journaliste et l'énonciateur mis en scène, et témoignent de la prise de position du premier par rapport à son propos et à la cible. Dans la chronique, l'ironie se caractérise par le décalage entre le propos explicitement tenu (valorisé positivement) et le point de vue adopté par le journaliste, implicite, mais reconnaissable à des indices témoignant d'une distance<sup>4</sup> par rapport à la valeur du propos explicite. Le sarcasme crée un décalage, non plus entre l'explicite et la position reconnaissable du locuteur, mais entre la prise de position, le point de vue (dévalorisant la cible) et le propos explicite (emphatiquement dévalorisant). Enfin, la plaisanterie se caractérise par un écart d'une autre nature. Cette fois, il s'agit d'un processus de narrativisation où le propos tenu relève d'une énonciation construite dans l'énoncé, sans qu'il soit possible d'y déceler une véritable prise en charge énonciative<sup>5</sup>. Dans la chronique, la parodie n'est pas retenue, car elle apparaît davantage comme un procédé linguistique formel, au service d'une énonciation ironique, sarcastique ou plaisante, et moins comme un procédé discursif distinct. Ainsi la chronique du *Monde* consacrée à l'affaire Dumas/Deviers-Joncourt (« À la clef d'or ») se présente-t-elle comme une ironie qui emprunte le procédé linguistique de la parodie (plaidoirie d'avocat défendant une femme malheureuse d'être trop... riche).

Dans les chroniques françaises, les procédés énonciatifs sont tous représentés, à l'exception de la plaisanterie dans *Libération* (nous y reviendrons). Tous journaux confondus, c'est l'ironie qui domine, particulièrement dans *Le Monde*, alors qu'elle fait jeu égal avec le sarcasme dans *Libération*, et avec la plaisanterie dans *Le Figaro*. Dans les chroniques humoristiques, il y a pratiquement toujours au moins des traces d'ironie et, dans une moindre mesure, de sarcasme, ne serait-ce que ponctuellement (*Le Figaro*). Ce sont les formes d'énonciation

---

<sup>3</sup> D. Sperber et D. Wilson (1978) signalent que le dénominateur commun à des énoncés ironiques différents (nous parlerions plutôt d'humour) est leur incongruité.

<sup>4</sup> Voir à ce propos C. Kerbrat-Orecchioni (1980), B. Basire (1985), ou encore D. Sperber et D. Wilson (1986 : 359) qui indiquent qu'avec l'ironie « le locuteur se dissocie de l'opinion à laquelle il fait écho ».

<sup>5</sup> Ph. Hamon (1996 : 144-145) signale que la plaisanterie « s'identifie avec une posture d'énonciation à la fois multiple et non localisable, qui possède toutes les valeurs de l'ambiguïté [...], [elle] délocalise sa source de laquelle ne coulent que des paroles non assumées ».

privilegiées. En effet, elles réalisent certaines des contraintes du genre. D'une part, sarcasme et ironie marquent tous deux une prise de position, un engagement énonciatif qui est inscrit dans le contrat discursif (une chronique est une parole où l'expression subjective d'un point de vue est attendue). D'autre part, elles sont porteuses d'une dimension critique de la cible (voir *infra*), également inscrite dans le contrat du discours de la chronique. La part prédominante de l'ironie permet certaines hypothèses interprétatives. D'abord, il semble que ce soit un trait culturel français, en rapport avec le fait que l'humour en question fonctionne sur la construction d'une cible externe, c'est-à-dire d'un adversaire. L'affichage d'une position combattue et donc, par contraste, d'une position défendue, est peut-être la forme privilégiée de l'humour « à la française », parce qu'elle est la plus explicitement critique. Par rapport au sarcasme, c'est aussi la forme d'humour la plus visible, puisque la distorsion énonciative est fondée sur une opposition. À ce titre, il est intéressant de constater que l'ironie a déjà fait l'objet d'études<sup>6</sup>, jusqu'à être parfois confondue avec le phénomène de l'humour en général, alors que le sarcasme ou la plaisanterie n'ont pas – ou peu – été étudiés en tant que tels. Le sarcasme est uniquement représenté de façon significative dans le corpus français, spécifiquement chez Pierre Marcel dans *Libération*. Dans ce cas, on peut considérer qu'on est plus proche de la critique sérieuse qu'avec l'ironie, puisqu'il y a homologie entre la position affichée et la prise en charge énonciative (la distorsion n'étant qu'une question de degrés). De fait, la chronique de *Libération* est celle où l'humour sarcastique n'est parfois que local. Dans les autres cas, la cible est l'adversaire idéologique : l'Église, la droite parisienne, les régionalistes bretons. Dans l'échantillon, l'ironie prime lorsque la cible est plutôt une idéologie dominante ou la mentalité du moment (milieu du sport, la délinquance juvénile, les hommes politiques à propos d'une question sociale). Le sarcasme s'y attaque à l'homme, l'ironie aux idées. En outre, l'absence de plaisanterie dans *Libération* signale que cette chronique est toujours marquée par une prise de position affichée, c'est-à-dire par la fonction critique.

De façon dominante, *Le Monde* est également dans le registre de l'affichage d'un point de vue. Toutefois, la plaisanterie est présente dans des proportions significatives. Elle est rarement la seule marque énonciative. Autrement dit, la posture énonciative figurée s'accompagne toujours d'une position énonciative assumée (contrairement au *Figaro* comme nous le verrons), par le biais du glissement thématique et du déplacement des cibles signalés précédemment. Même lorsqu'elle est le trait dominant, comme dans les trois premiers exemples cités, ou quand elle concerne une cible secondaire de l'article, la plaisanterie est toujours

---

<sup>6</sup> Citons notamment les travaux de P. Bange (1976), B. Basire (1985), Ph. Hamon (1996), C. Kerbrat-Orecchioni (1976) et P. Couton (1995).

relayée par une prise de position ironique ou sarcastique. *Le Figaro* est le seul journal où la plaisanterie occupe une place importante, voire dominante. Même quand on la saupoudre d'un zeste d'ironie, l'énonciation reste essentiellement centrée sur le mode plaisant. Ainsi *Le Figaro* est-il le journal qui semble déroger à l'affichage d'un point de vue, propre au genre de la chronique, en racontant avant tout des histoires pour leur valeur humoristique, et ce quel que soit l'auteur. Mais l'engagement à travers la blague n'est pas totalement absent et repose sur la récurrence, signalée auparavant, de traits concernant l'identité des cibles. S'il est vrai qu'une « histoire belge » ne témoigne pas d'une prise de position anti-belge, une histoire de britannique ne suffirait pas pour dire que *Le Figaro* met en cause les Anglo-saxons. C'est la constance de ce trait caractéristique des cibles (trait commun à la majorité d'entre elles) qui montre que, derrière la plaisanterie dominante, se tient dans l'ombre une part – certes mineure – de mise en cause critique. Comme nous l'évoquions, c'est peut-être une façon de désacraliser le modèle socioculturel que l'on admire. L'ironie domine dans 5 articles du *Figaro* lorsque la cible est le pouvoir administratif ou l'adversaire idéologique, essentiellement sous la plume de Véziane de Vézins. On retrouve là des caractéristiques comparables dans les trois journaux du corpus français. Le sarcasme n'est présent que dans un seul cas.

Dans le corpus espagnol, le procédé énonciatif le plus caractéristique est le sarcasme. L'ironie est moins importante, et la blague – ou la plaisanterie – n'y est pas représentée de manière significative. Le sarcasme apparaît comme un grossissement caricatural des traits négatifs : le journaliste exagère les défauts et dévalorise la réalité que, certes, il considère comme négative, mais pas autant qu'il le prétend. Par exemple, à propos du fait qu'on ait retrouvé certains documents officiels dans une poubelle, Rosa Montero s'interroge sur les circonstances de cette découverte et imagine de nombreux citoyens en costume cravate, enfouis dans les bennes jusqu'à la ceinture pour se consacrer à leur occupation principale : fouiller les ordures. Au service du sarcasme fonctionnent différents procédés dans les chroniques espagnoles, le plus important étant l'introduction d'un registre de langue parlée et familière. Pour renforcer le sarcasme des répétitions, on utilise aussi des mots inventés ou des expressions qui ne correspondent pas au contexte. Enfin, plus rarement, des jeux phoniques permettent de souligner le négatif, comme dans l'expression « un texan toxique » (*un texano tóxico*) pour désigner Bush, où la répétition des sons « t » et « x » renforce la charge sémantique de « toxique ». Dans les chroniques espagnoles, l'ironie se combine le plus souvent au sarcasme, la forme la plus fréquente consistant en une évaluation ironiquement positive d'une réalité représentée de manière sarcastique. Cette évaluation positive intervient ponctuellement dans un contexte globalement sarcastique qui ne laisse pas de doute sur le point de vue du journaliste. Cependant, dans

la plupart des articles espagnols, l'ironie est très localement liée à des procédés lexicaux ponctuels, comme lorsque Manuel Vázquez Montalbán propose d'appeler les lobbies et les groupes de pression « organisation non gouvernementale d'agents de l'interaction extraparlamentaire ».

Une forme d'ironie qui semble plutôt espagnole est liée à l'emploi d'euphémismes, d'expressions allusives et même de références à un savoir culte comme le littéraire, à un savoir lié au patrimoine historique de l'Espagne, ou à un savoir stéréotypé comme celui des proverbes. Tous ces procédés ont en commun le fait d'éviter de dire ce qui est plus ou moins négatif, le terme approprié ou l'expression directe de l'opinion, en utilisant à la place une expression positive, valorisée, ou qui, appelant à un savoir du lecteur, peut être gratifiante pour lui. Parfois, les euphémismes sont relatifs à la sexualité, surtout dans *ABC* où la simple déformation du mot à éviter prend une fonction euphémique. Dans ce journal, les allusions à des Saints qui représentent la pureté ou l'abstinence construisent un destinataire possédant le savoir religieux nécessaire pour comprendre ces allusions, et renforcent l'effet de complicité avec un lecteur qui peut se sentir flatté en reconnaissant ce savoir. Dans ce même journal, on relève également des gallicismes, des américanimes, des italianismes, des germanismes, des anglicismes ou des latinismes à fonction euphémique. Enfin, les proverbes au service de l'ironie y sont également fréquents. En se retranchant derrière un savoir figé par le temps et incontestable, le journaliste suggère son opinion indirectement, de façon ironique, au lieu de l'affirmer directement. Ce genre de procédés lexicaux est fréquent dans *ABC*, il l'est moins dans *El Mundo*, et il est pratiquement absent du *País*.

## Les procédés descriptifs : représenter une réalité insolite ou paradoxale

Les procédés descriptifs humoristiques, liés à la représentation du monde, révèlent une incohérence dans cette représentation de la réalité. Toutefois, il apparaît que se pose le problème des limites entre les différentes formes d'incohérence : un même énoncé pouvant en effet jouer à la fois sur l'absurde et l'insolite, ou sur l'insolite et le paradoxal. Comme dans les procédés énonciatifs, il n'y a pas d'opposition entre les procédés descriptifs, mais leurs différences sont à voir plutôt en termes de degrés, dans une continuité. Pour le corpus français, la première observation qui s'impose est que la part d'absurde (humour loufoque) est faible. Par exemple, l'absurde n'est pas utilisé dans *Libération*, et n'est le plus souvent qu'une stratégie ponctuelle dans les deux autres journaux. La loufoquerie et le non-sens ne sont donc pas compatibles,

semble-t-il, avec le genre de la chronique ou, plus probablement, dans le cadre d'un discours d'information. L'absurde, tel qu'on le définit, entre en contradiction avec le contrat de sérieux du discours d'information médiatique, contrat qui reste sous-jacent dans la chronique. L'insolite et le paradoxe sont donc les formes les plus fréquentes, sans que la frontière entre l'un et l'autre soit toujours facile à déterminer. Ainsi traiter d'un conflit social comme d'un jeu d'enfants (« Alors on fait mu-muse à la gué-guerre ») est-ce faire se rencontrer deux univers disjoints par une logique forcée trans-sens, ou introduire dans le lien logique qui sous-tend l'univers du conflit social, une anomalie paradoxale (un conflit non conflictuel) ? On voit bien qu'il y a un peu des deux. Si nous introduisons le critère que nous avons proposé, nous dirons que, dans cet exemple, la distorsion porte plus sur les actions et les motivations de la cible que sur l'objet discursif lui-même et que, à ce titre, c'est plutôt le paradoxe qui domine. Dans cette perspective, on remarque que *Le Monde* a plus volontiers recours à l'insolite, Pierre Marcelle dans *Libération* au paradoxe, et *Le Figaro* traite les deux domaines de façon à peu près équilibrée. Dans *Le Monde*, la prédominance de l'insolite correspond au jeu sur les catégories humain/non humain, animé/non animé, très fréquent chez Pierre Georges. Les procédés rhétoriques de personnification et, à l'inverse, de réification sont nombreux. On ne peut probablement pas en tirer une conclusion concernant le discours du journal en général ; notre hypothèse est plutôt qu'il s'agirait, sans doute, d'une marque personnelle, d'une spécificité idiolectale qui explique la forte proportion d'insolite dans *Le Monde*.

*Libération* joue davantage sur le paradoxe, soulignant par là les contradictions entre faits et discours (« Les voies du sexe étant ici et là trop pénétrables, on aurait été enclin à sourire que Raël contre notre Sainte Église, outre David contre Goliath, c'était un peu l'asile d'aliénés se foutant de la charité chrétienne ») ou entre pratiques et liens de causalité (« Pour le coup, être femme de footex en période de guerre mondiale [coupe du Monde 2002] ne constitue pas vraiment une sinécure »). L'article de *Libération* joue sur la contradiction entre le fait d'être riche ou privilégié et les conséquences (être malheureux). Quant au *Monde*, il met en cause les diverses formes de pouvoir à l'œuvre dans la société, en jouant sur leurs dénominations et qualifications, leur faisant franchir les catégories de l'expérience humaine en jouant sur l'insolite : « Pour qui le Puy de Dôme-Giscard ? Pour qui le Ventoux-Guigou ? Pour qui le terril Aubry ? Pour qui le plateau de Millevaches Chirac ? Pour qui... Ah ! Cintegabelle, morne plaine ! ». Dans ses attaques à l'adversaire idéologique, *Libération* souligne les contradictions, les illogismes de leur discours (« dénommer "mineur adolescents" les élèves du collège de Longwy qui brûlèrent au fer rouge un de leurs congénères, [...] ce ne sont là, pour citer le ministère public au tribunal pour enfants de Briey, que "violences habituelles". Car l'enfant, l'enfançon en son

enfantine innocence ne torture pas. L'enfant s'amuse. L'enfant, lorsqu'il serre dans un étau les doigts de son petit camarade, ne fait, dans la débordante vitalité de sa nature joyeuse et riante, qu'éprouver la solidité d'une phalange »). On peut se demander s'il n'y a pas, d'une part, un lien privilégié (mais non exclusif) entre les procédés descriptifs d'absurde et d'insolite, et la plaisanterie, et d'autre part, entre le paradoxe et la mise en scène d'un point de vue assumé (ironie ou sarcasme). L'observation du *Figaro* paraît le confirmer. C'est aussi le seul journal qui accorde une place à « l'ironie du sort » qui, pour être une incohérence paradoxale, ne repose pas sur les mêmes mécanismes que l'ensemble des marques paradoxales relevées dans les autres cas. En effet, l'ironie du sort est un paradoxe dans le fonctionnement des lois de la nature, alors que les paradoxes exploités généralement dans la chronique relève des pratiques humaines, et notamment des pratiques sociales (et des discours) propres à la sphère publique. On voit bien que l'interprétation du phénomène humoristique dans son intégralité met en jeu la combinaison des divers aspects et de niveaux différents.

Dans les trois journaux espagnols étudiés, l'insolite est la forme d'incohérence la plus fréquente, surtout dans *El País* et *ABC*, un peu moins dans *El Mundo*. Dans les chroniques espagnoles, l'insolite naît d'une confrontation d'univers ou de phénomènes que le texte met en rapport sur la base d'un élément commun, que ce soit par le moyen d'une comparaison, ou par la construction de contextes syntaxiques, telles les séries de termes juxtaposés ou les constructions de coordination qui favorisent l'assimilation d'aspects relevant d'univers différents. L'insolite s'y combine le plus souvent avec le sarcasme. L'association de ces deux procédés produit des effets de dévalorisation de la réalité, ce qui semble constituer l'une des formes d'humour les plus représentatives du corpus espagnol. Par exemple, dans un article qui caricature de façon sarcastique les comportements des membres d'une famille, plusieurs comparaisons insolites contribuent à dévaloriser leur sentiment religieux, en mettant sur le même niveau ce que représente pour eux le baptême et l'acquisition de la carte d'adhésion au Real Madrid, ou bien le bonheur du paradis et celui d'une ménagère n'ayant plus à se rendre à l'hypermarché. Un autre exemple serait la représentation sarcastique de la situation d'attente du résultat définitif des élections américaines en novembre 2000, que l'on compare avec une scène sexuelle aussi interminable que cette attente. « Jamais une nuit d'élection n'a autant ressemblé à une nuit d'érection » se plaint Maruja Torres dans une chronique intitulée « Épuisant » (*Agotador, El País*). Même en dehors d'un contexte sarcastique, les comparaisons insolites impliquent souvent une dévalorisation exagérée du comparé, qui est interprété comme le résultat d'une attitude énonciative sarcastique. En effet, dans les comparaisons du corpus espagnol, le jeu de contraste entre les univers comparés conduit souvent à dévaloriser l'un d'eux. En outre, l'étude de

ces comparaisons insolites montre comment, selon un phénomène culturel sous-jacent, certains domaines présentent des valorisations relatives, partagées sans doute par les lecteurs car, sans cela, l'effet d'humour ne serait pas réussi. Ainsi peut-on repérer, dans le corpus espagnol, des univers tels que la politique ou l'économie qui sont souvent dévalorisés par connexion avec d'autres univers culturellement moins flatteurs. À l'inverse, des domaines comme le sexe, le monde animal, le monde des femmes et des enfants, ou celui du spectacle, servent le plus souvent à dévaluer des univers culturellement valorisés. Plus précisément, la politique se voit dévalorisée quand elle est comparée à des actions banales de la vie quotidienne, au spectacle, aux corridas, à la religion ou au sexe. Les politiciens, quant à eux, sont comparés à des gitans, au monde de l'enfance ou à celui des animaux. Le monde des humains est dévalorisé par assimilation aux végétaux, par animalisation (insectes, oiseaux...) ou par réification (assimilé à des objets ou à l'informatique). La religion est dévaluée par comparaison avec des aspects banalisés de la vie quotidienne, le sexe ou le monde animal. L'informatique est dévalorisée quand elle est personnifiée et comparée à la mafia ou au sexe. Et globalement, ce qui est abstrait, général et non quotidien est déprécié par connexion avec ce qui est matériel, particulier ou quotidien. Ainsi l'insolite et le sarcasme sont-ils souvent inséparables dans les chroniques espagnoles. Moins les comparaisons sont insolites (c'est-à-dire moins il y a de séparation entre les domaines connectés), moins elles sont humoristiques, et c'est alors l'exagération sarcastique qui prend le dessus. De manière semblable, dans les comparaisons éculées, telles les nombreuses métaphores religieuses et tauromachiques d'ABC, l'effet d'humour provient plus de l'exagération sarcastique que de la comparaison proprement dite.

Le paradoxe apparaît dans le corpus espagnol de manière significative, mais il est moins représenté que l'insolite avec lequel il se combine parfois. Par exemple, lorsque Maruja Torres revendique la lobotomie pour pouvoir assimiler les informations, qui deviennent insupportables, il y a un paradoxe puisque l'amputation du cerveau empêche au contraire toute assimilation cognitive ; mais il y a aussi de l'insolite dans la connexion entre le domaine de l'actualité sociopolitique où se situe le problème, et le domaine médical de la solution proposée qui consiste en une opération chirurgicale pour les citoyens. Le plus souvent, le paradoxe intervient dans des contextes d'énonciation sarcastique, comme dans l'exemple précédent. Il constitue le procédé globalement dominant dans quelques chroniques peu nombreuses, comme celle où Vázquez Montalban critique le Parti populaire (la droite espagnole) en utilisant à son égard plusieurs formules paradoxales comme « le soviétisme situé à la gauche de l'aile léniniste du PP ». Mais, en général, le paradoxe est utilisé plus localement. Enfin, l'absurde est peu représenté dans les chroniques espagnoles qui, sur ce point, rejoignent les chroniques

françaises, ce qui confirmerait l'hypothèse d'une certaine incompatibilité entre le non-sens de l'absurde et un genre discursif comme la chronique qui se situe dans le cadre plus général d'un discours d'information.

## Une visée critique avant tout

Parler des effets visés implique certaines précisions. En effet, on entre dans le domaine de l'interprétation avec tous les risques que cela comporte. Les effets visés dont nous parlerons sont à considérer comme des « possibles interprétatifs<sup>7</sup> ». Pour reprendre le propos de Sigmund Freud (1925 : 203) : « Il n'y a de mots d'esprit que ceux que je reconnais comme tels ». Si la visée n'est qu'hypothèse interprétative, il n'est pas incongru d'imaginer, pour une même donnée, des conclusions différentes selon l'identité de chacun et ce qu'il mobilise ou privilégie dans son activité d'interprétation. Ceci est particulièrement vrai lorsque le paramètre interculturel est en jeu. Ce qui est perçu comme ludique dans un certain contexte culturel peut être reçu comme une critique féroce pour d'autres. Ainsi la confrontation des points de vue français et espagnol à propos de certains articles a-t-elle donné lieu à des divergences d'interprétation qui, finalement, témoignent du fait que chacun interprète en fonction des représentations propres à son contexte. Cependant, l'observation des chroniques a permis de distinguer très tôt deux formes dominantes : l'humour ludique (rire comme finalité discursive) et l'humour critique (rire comme stratégie discursive), auxquels est venue s'ajouter la visée de dérision<sup>8</sup>. L'effet ludique se caractérise donc par le fait que l'humour est au cœur de la visée discursive, la mise en cause de la cible n'est que prétexte et apparaît alors comme secondaire et atténuée. La connivence recherchée est susceptible d'être partagée par tous, et la cible n'a pas une identité adverse très marquée. L'humour ludique est donc un jeu à deux entre l'énonciateur et tout destinataire potentiel convié à « rire avec ». C'est « pour rire », comme on dit chez les enfants. L'explicitation de l'humour ludique se rencontre dans les situations où, après une mise en cause, l'auteur de l'humour signale *a posteriori* : « je plaisante ». Dans le corpus étudié, la cible victime est l'un des exemples d'un humour ludique.

Au contraire, la visée critique se caractérise par le fait que l'humour n'est plus tant une fin qu'un moyen, une stratégie au service d'une visée discursive essentiellement critique. La mise en cause de valeurs et de la cible devient première. L'humour critique est ainsi un jeu à trois où le lien de connivence entre énonciateur et destinataire se fonde sur des valeurs

---

<sup>7</sup> Voir l'article de P. Charaudeau dans le présent dossier.

<sup>8</sup> Voir à ce sujet la livraison 29 de la revue *Hermès* (2001).

partagées et se fait au détriment d'une cible constituée en tiers, voire en adversaire. Il s'agit de « rire ensemble contre ». L'humour comme moyen sert un discours critique « pour de vrai ». C'est sans doute la revendication d'un humour critique qui amène un comédien comme Guy Bedos à récuser l'étiquette de « comique ». Par exemple, dans le genre discursif qui nous occupe, les puissants ou les groupes sociaux porteurs d'idéologies sont les cibles privilégiées d'un humour critique. La visée de dérision – comme la visée critique – est un moyen de mettre en cause une cible, mais la dérision consiste à « ôter de l'importance », à faire « descendre de son piédestal » la cible, à la différence de la visée critique qui suppose une argumentation et donc, plutôt, une mise en cause des actes ou paroles. En ce sens, la dérision est davantage une mise en cause de l'identité ou du statut de la personne constituée en cible. La chronique étant à la base un discours d'opinion, il est logique de constater qu'elle est la dimension critique la plus présente, aussi bien dans le corpus espagnol que français.

Dans le corpus français, 16 articles sont ainsi clairement critiques, auxquels il convient d'ajouter ceux qui le sont ponctuellement sans l'être de façon dominante (*Le Monde*), ou qui adoptent la dérision (*Libération*), une autre forme critique de mise en cause de l'autre. En effet, dans *Le Monde*, la dimension critique est constante (mise en cause des formes diverses du pouvoir dans la société). Cependant, l'aspect critique n'est pas unique, de nombreux articles du *Monde* exploitent plusieurs visées. Le glissement thématique que nous avons signalé et le déplacement des cibles permettent de jouer sur divers effets. Certains articles sont d'abord plutôt ludiques puis un peu critiques, selon la nature des cibles mises en cause. Ainsi tel article qui s'ouvre sur une visée ludique (comparant les salariés à des rameurs en quête du port, la retraite) glisse-t-il vers la critique qui met en cause le patronat et leur responsable, Ernest Antoine Seillière. Tel autre s'ouvre sur une mise en cause ludique de la pluie pour conclure sur une critique de Lionel Jospin : « Qui s'est offert une colère homérique contre les journalistes, fauteurs de nuages, sinon le Jospin des pluies ? ». *Le Figaro* se révèle atypique, avec une prédominance de la dimension ludique du fait de la mise en cause de cibles anonymes, victimes du sort ou des bizarreries du monde. L'effet ludique tient également à l'importance relevée dans ce journal du procédé de la plaisanterie. S'il est vrai que la plaisanterie a un lien privilégié avec l'effet ludique, on ne doit pas pour autant les confondre. Par exemple, l'effet ludique peut reposer sur des procédés autres (ironie ou sarcasme) appliqués à des cibles multiples : on relève une chronique du *Figaro* qui s'attaque tour à tour à des anonymes anglais et irlandais, aux pouvoirs publics britanniques, au progrès, voire indirectement, à l'uniformisation européenne, ou une autre du même journal qui met en cause la commission européenne, les ministres français, une entreprise britannique, le féminisme... Cette multiplication des cibles contribue à

brouiller les pistes, à perdre les repères d'une prise de position défendue, et aboutit à estomper la dimension critique au profit d'une dimension ludique. C'est un peu l'esprit traditionnel des chansonniers dont la mise en cause tous azimuts ne permet pas de repérer le point de vue propre à l'énonciateur, et aboutit à proposer une interprétation ludique de l'effet visé. Là encore, on voit le bénéfice opératoire qu'il y a à distinguer les procédés énonciatifs des effets visés.

L'effet ludique se vérifie également dans *Le Figaro* lorsque l'humour n'est que local et la mise en cause multiple, là encore (stars, riches, organisateurs du festival de Cannes, délinquants...). L'effet critique ne domine que dans deux cas : mise en cause de l'idéologie de gauche et des « potaches de banlieue », mise en cause de l'administration et de ministres (de gauche également). Enfin, une chronique du *Figaro* (sur la mise en cause de la mode décontractée dans les entreprises) joue sur les deux tableaux – ludique et critique – sans que l'on sache vraiment lequel domine. On le voit, l'effet visé résulte de la prise en compte, au moment de l'interprétation des procédés discursifs, des cibles, des valeurs qui circulent à propos de certains domaines thématiques, et de ce que l'on peut savoir de l'identité du locuteur. La combinaison de ces divers éléments permet toutes les variantes et toutes les ambiguïtés, et c'est ce jeu que l'on peut voir à l'œuvre dans certains articles. À l'opposé du *Figaro*, la critique de *Libération* n'est jamais ludique. La mise en cause se fait souvent par le biais de la dérision sans qu'il soit toujours possible de la distinguer de la critique. On pourrait dire que la dérision accompagne la critique (ou peut-être est-ce le genre chronique qui veut cela ?), la renforce, mais ne se substitue pas à elle. L'humour de *Libération* est toujours un humour d'engagement polémique fondé sur la construction d'adversaires qu'il s'agit non seulement de critiquer, mais aussi de rendre insignifiants, tels les écologistes allemands (« On voit bien que les acteurs de ces protestations ne risquent guère d'y mourir que de ridicule »), ou les régionalistes bretons (« Quel drôle d'effet ça fait toujours ces masses de jeunes gens en apparence bonne santé mais se grattant le prurit national et bramant tels forcenés la suprématie induite de leur clocher, village, havre ou province sur tous autres »).

Quant au corpus espagnol, nous pouvons dégager des régularités très claires concernant la visée. *El País* est le journal où la visée critique est la plus nettement dominante. Dans la plupart des chroniques de ce quotidien, l'humour sert à mettre en question les aspects de la réalité jugés comme négatifs, en adoptant une attitude de défense d'un autre point de vue, et dans l'espoir d'exercer une influence pour favoriser le changement. L'humour y devient ainsi un instrument pour défendre une cause, pour persuader, ou pour essayer de changer des situations, des attitudes ou des opinions. Dans *ABC*, on trouve aussi d'importants effets d'humour critique, mais la critique se combine souvent à une visée

ludique, qui peut même devenir dominante. Le changement de visée obéit parfois à une évolution de la cible. Par exemple, dans un article intitulé « *La desconfianza* » (la méfiance), on trouve d'abord des effets ludiques par rapport à des cibles variées et relativement diffuses (les situations de trahison en politique, les politiciens en général et même les femmes qui « n'ont pas été fabriquées par Dieu pour servir précisément de modèle de loyauté ») ; puis on glisse insensiblement vers la critique lorsqu'il s'agit des socialistes et en particulier de Felipe González. Dans certaines chroniques de ce même journal, on relève une tendance à dissimuler la critique sous un effet ludique dominant qui diversifie ses cibles. Ainsi peut-on viser de manière apparemment ludique les couples non traditionnels (notamment les homosexuels), sans afficher clairement une visée critique fondée sur la défense de la famille traditionnelle ou de la natalité, si bien que la critique sociale reste dissimulée sous la visée ludique. La dominante critique s'affaiblit uniquement dans *El Mundo* où les nombreux articles de Carmen Rigalt sont en général franchement ludiques, même si plusieurs chroniques du corpus affichent une visée critique importante (articulée à des effets ponctuels de dérision). La visée de dérision est pratiquement absente du corpus espagnol, même si on peut la trouver ponctuellement combinée aux deux autres dans une même chronique.

## Conclusion

Dans les deux contextes culturels, on constate une certaine liberté thématique avec une prédominance des thèmes relatifs aux pratiques sociales relevant de la sphère publique. Ceci est somme toute logique, puisque c'est l'une des caractéristiques essentielles du genre retenu. Dans les deux cas également, les thèmes relatifs aux pratiques sociales relevant de la sphère privée apparaissent plutôt dans les journaux de droite. On note cependant des spécificités. Alors que la cible en France est toujours construite comme un autre, un adversaire que l'on stigmatise à travers des traits identitaires, la cible espagnole peut être incarnée par une représentation du journaliste lui-même. L'auto-sarcasme, notamment, semble être un phénomène espagnol. De même, alors que la France prend plutôt pour cible les discours des groupes adversaires, l'Espagne met davantage en cause des actions non verbales. Ainsi la figuration de l'autre en France se fait-elle beaucoup à travers des discours rapportés ou pseudo-rapportés (polyphonie<sup>9</sup> plus ou moins simulée), alors qu'elle passe en Espagne surtout par la représentation de ses actions. À ce titre, il est intéressant de comparer, dans les deux contextes, les articles ayant

---

<sup>9</sup> Voir les articles d'A. Krieg-Planque (2000, 2006) pour cette notion, ainsi que celle de « formule » dans la presse.

L'humour dans la chronique de la presse quotidienne

pour thème commun l'Église : l'article français (*Libération*) met en cause de façon critique un groupe social (les curés), soulignant les paradoxes entre discours et actions, alors que l'article espagnol s'en prend de façon plus ludique aux rites et symboles traditionnels de l'institution, sans mise en cause explicite des personnes. Autrement dit, on a affaire à un humour français anticlérical, là où l'humour espagnol est plutôt iconoclaste. Par ailleurs, alors que la presse française prend souvent pour cibles les Anglais ou les Allemands, la presse espagnole semble préférer des cibles espagnoles (à l'exception de Bush).

En ce qui concerne les procédés énonciatifs, on peut dire que ce sont les plus importants, aussi bien dans les chroniques françaises que dans les espagnoles. Mais là encore, on remarque des différences importantes. C'est l'ironie qui domine dans les chroniques françaises alors que le sarcasme est plus fréquent dans les chroniques espagnoles, l'ironie se combinant souvent au sarcasme, ne laissant ainsi pas de doute sur la position du journaliste. Peut-être faudrait-il y voir une moindre familiarité avec l'ironie dans le contexte culturel espagnol, et un besoin d'assurer son interprétation. L'ironie lexicale à fonction d'euphémisme est une forme très locale d'ironie qui semble cependant plus fréquente dans les articles espagnols, en particulier dans *ABC* et un peu moins dans *El Mundo*.

Quant aux procédés descriptifs, on constate, dans les deux cas, une faible présence de l'absurde, peu conforme sans doute avec les contraintes du genre, et une prédominance de l'insolite et du paradoxe à des doses différentes, cependant, puisque le paradoxe est davantage présent dans le corpus français. La combinaison entre l'insolite et le sarcasme semble être à la base de l'humour espagnol, soit que l'insolite intervienne dans un contexte d'énonciation sarcastique, soit que les comparaisons insolites impliquent une dévalorisation du comparé, qui est interprétée comme le résultat d'une attitude énonciative sarcastique. Par ailleurs, on remarque qu'on semble privilégier l'incohérence insolite en Espagne, là où le paradoxe prend plus d'importance en France et assure la fonction de souligner les contradictions entre les actes et les discours des groupes sociaux adverses.

Enfin, le point concernant les visées semble plus problématique car l'interprétation de ce qui est critique ou ludique diffère selon le contexte culturel. Si la visée critique domine dans les deux pays, comme on l'a vu, on peut cependant la juger plus franche ou, au contraire, moins directe selon le contexte culturel. Ce qui semble être commun est le fait que l'humour ludique apparaisse plutôt dans les chroniques des journaux idéologiquement situés à droite, alors que la critique est plus marquée dans les journaux identifiés à gauche. Il va de soi que les remarques que nous venons de faire concernent l'échantillon étudié. Elles sont à

considérer comme des hypothèses sur les différences culturelles en matière d'humour entre la France et l'Espagne, à vérifier sur des corpus élargis ou sur d'autres types de discours. Dans le cadre limité de ce travail, il était impossible de développer un instrument d'analyse nouveau, de l'adapter à des textes de langue et de contexte différents, de le tester dans le détail sur un échantillon réduit et de tirer de tout cela des conclusions péremptoires et définitives sur que sont les différences d'humour en France et en Espagne. Notre instrument permet de distinguer des formes d'humour différentes selon deux axes : la variable idéologique et la variable interculturelle. Cette étude propose des pistes à confirmer et à préciser.

## Références

- Adam J.-M., 1999, *Linguistique textuelle. Des genres du discours aux textes*, Paris, Nathan.
- Bange P., 1976, « L'ironie : essai d'analyse pragmatique », *Linguistique et sémiologie*, 2, pp. 61-83.
- Basire B., 1985, « Ironie et métalangage », *Métalangage, métadiscours, métacommunication*, 32, pp. 129-150.
- Bergson H., 1901, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.
- Charaudeau P., 2006, « Des catégories pour l'humour », *Questions de communication*, 10, pp. 19-41.
- Coulomb-Gully M., 2001, « Petite généalogie de la satire politique audiovisuelle », *Hermès*, 29, pp. 33-42.
- Couton P., 1995, « L'ironie à l'œuvre dans les billets d'humour », *Langages et société*, 74, pp. 5-46.
- Freud S., 1925, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, trad. de l'allemand par M. Bonaparte et le Dr. M. Nathan, Paris, Gallimard, 1993.
- Hamon Ph., 1996, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1976, « Problèmes de l'ironie », *Linguistique et sémiologie*, 2, pp. 10-46.
- 2004, « L'humour au quotidien », pp. 17-40, in : Merlo Ph., coord., *L'humour hispanique*, Lyon, Grimoire-LCE-Grimia.
- Krieg A., 2000, « Analyser le discours de presse. Mises au point sur le "discours de presse" comme objet de recherche », *Communication*, 1, vol. 20, pp. 75-97.
- Krieg-Planque A., 2006, « Formules et lieux discursifs : propositions pour l'analyse du discours politique », *Semen*, 21, pp. 19-48.
- Lecointre S., 1994, « Humour, Ironie : signification et usage », *Langue française*, 103, pp. 103-112.

L'humour dans la chronique de la presse quotidienne

- Maingueneau D., 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- 2004, « Retour sur une catégorie : le genre », pp. 107-118, in : Adam J.-M., Grize J.-B., Bouacha M. A., dirs, *Textes et discours, catégories pour l'analyse*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon.
- Morale Castillo F.-M., 1991, *Recursos de humor en el periodismo de opinión. Análisis de las columnas periodísticas « Escenas políticas »*, Madrid, Editorial Universidad Complutense de Madrid.
- Petitjean A., 1989, « Les typologies textuelles », *Pratiques*, 62, pp. 86-125.
- 1991, « Contribution sémiotique à la notion de "genre textuel" », *Recherches linguistiques*, 16, pp. 349-373.
- Richer J.-L., 1999, « Du type au genre : d'une approche généralisante de la littérature à une approche ouverte sur l'altérité culturelle », *Études de linguistique appliquée*, 115, pp. 317-328.
- 2004, « Le genre : une possibilité de dépassement d'une conception additive de la totalité textuelle », pp. 119-128, in : Adam J.-M., Grize J.-B., Bouacha M. A., dirs, *Textes et discours, catégories pour l'analyse*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon.
- Sperber D., Wilson D., 1978, « Les ironies comme mention », *Poétique*, 36, pp. 399-412.
- 1986, *La pertinence, communication et cognition*, trad. de l'anglais par A. Gerschenfeld, D. Sperber, Paris, Éd. de Minuit, 1989.